

La mère : des représentations autres

Olga GANCEVICI

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie

olgagancevici@litere.usv.ro

Abstract: This study marks the beginning of an ample research into the mother figure in French literature during the past hundred years, mainly addressing autobiographical and autofictional works published since the second half of the twentieth century. Steering clear of the stereotypical idealised motherly figure, we focus on unconventional portraits: cold, absent, abusive, unstable, suicidal, tyrannical, unworthy, imperfect. The idea of motherhood as the iconic image of unconditional love has not changed; however, perspectives have multiplied. It is here that our focal point lies: inventorying (without any intention to exhaust) a series of books revolving around the maternal figure represented with the frankness and the lack of taboo that characterise contemporaneity, far from stereotype or conformism, all along intentionally avoiding Hervé Bazin's *Folcoche*, primarily the typed hateful mother.

Keywords: *mother, cruel mother, maternity vs. femininity, childhood, autobiography, autofiction.*

Qu'il s'agisse de la bonne fée ou bien de la vipère odieuse, la mère est un personnage-icône, une figure obsessionnelle dans la littérature. La réalité elle-même nous montre que la mère demeure une image axiale dans la vie de chacun par la complexité de son rôle ; il est inconcevable, au nom des stéréotypes culturels, durant les époques et les aires géographiques les plus diverses, d'imaginer la mère autre que bonne, aimante, dévouée, et, pourtant, il y a des mères à qui il vaudrait mieux d'interdire de tomber enceintes parce que dès l'accouchement, elles sont complètement narcissiques ou dévorantes, elles abusent leurs enfants, les transforment dans des gens inadaptés, ou bien, elles les tuent. À part des exemples tirés de l'histoire, comme Magda Goebbels qui a tué ses six enfants en les forçant à avaler du cyanure, ou bien Arizona Donnie Barker (dite Ma Barker), considérée par FBI comme « l'esprit criminel le plus dangereux et inventif de la dernière décennie », qui a éduqué ses quatre enfants pour devenir des infracteurs violents, en les condamnant de cette façon à la mort par la suite de leurs actions, la littérature abonde en mères autres que la représentation commune. Dès Médée qui, dans la plupart des variantes, commet un infanticide, tuant ses deux enfants pour faire souffrir leur père, jusqu'au Petit Poucet et ses frères abandonnés dans la forêt par leurs père et mère, il y a toutes sortes de représentations et portraits mémorables de la mère.

Partagée entre le désir et l'amour, entre féminité et maternité, la mère s'avère être la figure d'une dualité, selon des psychanalystes comme Freud et Lacan. Parfois la face obscure, redoutable et bestiale de la mère trouble le schéma mental et le modèle de comportement canoniques à l'égard du profil maternel, auquel on relie la théorie de l'attachement de John Bowlby, qui *nolens volens* touche à la question du maternage à plein temps dans la première étape de développement de l'enfant comme un archétype idéal. Influencé par l'idéal bourgeois, le XIX^e siècle a engendré et le XX^e siècle a fourni le fondement scientifique du paradigme de « la femme au foyer » [Liéti, 2003], notamment de la « maman à la maison » (sur ce, à part Bowlby, on peut citer aussi Konrad Lorenz – Nobel de psychologie). Édouard Louis, par exemple, réagit vivement contre ce paradigme qui humilie la femme dans son dernier livre, lancé en 2021, que nous citons plus loin. Nancy Huston [2014] propose, pour sa part, dans un récit qui commence par une perspective transgénérationnelle, une mère moins intéressée par la maternité, que par la féminité, la mère qui part, revient et, finalement, quitte sa famille. L'absence et la quête de la mère ne sont pas singulières dans *Bad girl* ; il y a d'autres écrivains qui ont vécu l'abandon et l'absence de leur mère, expériences qui les mènent, en adulte, au désir et à la nécessité de la chercher soit concrètement, soit par l'écriture thérapeutique, guérisseuse.

Les dernières décennies, le stéréotype de la figure irradiante de la mère semble être un idéal perdu. Des mères « imparfaites », « névrosées », « indignes », dans la réalité au jour le jour, selon les témoignages dévoilés « sans tabou ni complexe » par France 4 [*Elle*, 2010], des mères alternatives (adoptives, « porteuses »), ou bien, la mère insouciant [Camus, 1937], abandonnaire [del Castillo, 1957 ; Sarraute, 1983], absente [Perec, 1975 ; Huston, 2014], négligente [Modiano, 2005], suicidaire [de Vigan, 2011], possessive et instable [Lang, 2012], dans des productions autobiographiques et autofictionnelles, voici quelques-unes des représentations qui désobéissent à l'image gentille, complaisante, délicate, charmante, clémente, secourable, charitable, en effet, parfaite, de la Mère, telle que la perception, culturellement héritée, nous la rend.

Toutes les cultures du monde abondent en récits dont l'héroïne est la Mère. Notre corpus recueille certains textes appartenant à la littérature personnelle, souvent introspective, qui nous semblent à la fois fort audacieux, révélateurs et touchants, dévoilant des portraits de mère plutôt non-fictifs, mais pas pour autant moins fantastiques, ceux de la Mère des écrivains eux-mêmes.

Tendre, attachante, idéalisée, ouverte à une relation fusionnelle avec leur enfant, la mère est vue et racontée par plusieurs écrivains, parmi lesquels Marcel Proust [1913], au début du XX^e siècle, et François Weyergans [2005], presque cent ans après, dans *Trois jours chez ma mère*, par l'intermédiaire de cette construction narrative gigogne qui est la mise en abyme. Ce n'est pas seulement à travers la *Recherche du temps perdu* que l'on remarque cet attachement profond qui assure à l'enfant un contexte sécurisant ; la correspondance [MCM, 2002] entre Jeanne Proust et Marcel l'atteste pleinement elle aussi. À citer au moins les surnoms

affectueux qu'elle lui donnait, enfant, tels que « mon petit jaunet », « mon petit serin », « mon petit benêt » ou « mon petit nigaud ».

Si l'on veut citer d'autres exemples concernant l'attachement profond, pour Colette, dans *La maison de Claudine* [1922] et *Sido* [1930], sa mère représente le centre de son univers et de l'univers des autres aussi, et atteint les dimensions d'un mythe. Reine sur son jardin – vu par Colette comme paradisiaque car le duplicata en miniature de l'univers entier –, la mère Sidonie semble être l'initiatrice de sa fille à tous les miracles du monde.

Dans *La promesse de l'aube*, Romain Gary [1960] raconte des expériences majeures de sa vie (études, relations de jeunesse, carrière militaire, tâtonnements et réussites artistiques, etc.), mais, en premier lieu, ce livre, c'est le récit d'un amour exceptionnel, parfois exubérant, possessif, d'une mère pour son fils, une mère qui est capable de n'importe quel sacrifice (moins l'humiliation publique) pour que celui-ci atteigne la célébrité. C'est un livre écrit aussi pour que l'écrivain se libère [Leroy, 2021]. À milliers de kilomètres de distance, Romain jugeait ses gestes, ses décisions et leurs résultats à travers l'éducation acquise à côté de sa mère, à travers la pensée de celle-ci, inoculée profondément dans sa propre pensée. Cet effet des attentes de la mère concernant le comportement de son fils, du temps où ils habitaient ensemble, paraît équivaloir à un projet maternel du genre : « deviens ce que je pense ! » – un effet Pygmalion positif. Pendant la guerre, il arrive que Romain fasse des réflexions sur les attentes et désirs de sa mère à son égard, puis il se rend compte qu'en réalité, il s'agit de ses propres attentes et désirs.¹ Plusieurs années après sa mort, Gary parle admirativement de sa mère portée par un « déterminisme absolue à gagner » et par le fait qu'elle « avait un seul trait de caractère : c'était moi. » [Leroy, 2021]

Dans la même lignée des mères extraordinaires, on peut citer *Miss Monde* [2007], roman-photos où Gérard de Cortanze se penche sur sa famille maternelle, particulièrement sur sa mère, femme à la fois anodine et admirable, en s'interrogeant, à travers plusieurs photographies qu'elle lui montre, sur des secrets et des non-dits de la famille, puisque l'auteur a la révélation d'une saga qu'il n'avait pas soupçonnée avant.

Les témoignages deviennent plus bouleversants voire traumatisants quand les écrivains vivent / décrivent la mort de leur mère. Cohen [1954], Simone de Beauvoir [1964], Perec [1975], Barthes [1979], Guibert [1986], Annie Ernaux [1987], Delphine de Vigan [2011], Éric-Emmanuel Schmitt [2019] proposent comme genre le livre-hommage posthume. Le récit de deuil change la perspective sur l'enfance, les souvenirs et le lien entre mère et fille/ fils. On ne se retrouve pas seulement devant la remémoration, mais dans le territoire d'une relation « revisitée », « corrigée », « annotée ». Outre les formules narratives diverses, complexes, inter- et

¹ Dans la littérature universelle, il y a d'autres mères d'un calibre pareil, des mères envahissantes dans leur amour extraordinaire, par exemple, chez l'écrivain-psychiatre Irvin D. Yalom, dans *Momma and the Meaning of Life: Tales of Psychotherapy* [1999], ou bien chez Jessica Martinez, dans *Virtuosity* [2012].

métatextuelles, l'autobiographie fait, dans une large mesure, réinventer le personnage de la mère, à la suite de la situation extrême qu'est le moment terminus de sa vie. Le récit de deuil peut être envisagé, en égale mesure, comme une consolation de la perte. Libérateur et, en même temps, révérencieux, *Le Livre de ma mère* permet à Albert Cohen [1954] de faire ou, du moins, de commencer son deuil, et de rendre hommage à la mère disparue, dans un récit fulgurant et d'une simplicité désarmante, centré sur cette femme immuable, généreuse et aimante.

Ma mère n'a pas de tombe. C'est seulement le 13 octobre 1958 qu'un décret la déclara officiellement décédée, le 11 février 1943, à Drancy (France). Un décret ultérieur, du 17 novembre 1959, précisa que, « si elle avait été de nationalité française », elle aurait eu droit à la mention « Mort pour la France ». [Perec, 1975 : 57-58]

C'est sûr qu'écrire un récit autobiographie s'impose à Georges Perec, même s'il s'agit d'une enfance lointaine, avec des souvenirs épars, puisque l'expérience personnelle d'avoir perdu ses deux parents l'a profondément marqué. Le traumatisme subi par sa mère dans un camp de concentration attire son traumatisme à lui. Le livre *W ou le souvenir d'enfance* devient progressivement plus dramatique et atteint son acmé dans les dernières lignes où le dénouement est en réalité le point le plus intensément vécu : en imaginant l'atrocité majeure par laquelle est passée sa mère et revivant lui-même cette expérience traumatisante pour être enfin libre de s'affirmer lui-même.

Victime d'inceste, devenue bipolaire, la mère présentée par Delphine de Vigan [2011] dans *Rien ne s'oppose à la nuit* finit par se suicider. Vivre son enfance avec une maniaco-dépressive a été bouleversant pour l'enfant. Les conséquences de la violence subie, à côté des perturbations produites par la maladie, ont laissé des traces ; cependant, la fille, en adulte et en écrivaine, rend un hommage à sa mère.

« Maman est morte ce matin et c'est la première fois qu'elle me fait de la peine. » – c'est la phrase d'ouverture du *Journal d'un amour perdu* d'Éric-Emmanuel Schmitt [2019], récit de deuil, ode d'amour pour sa mère et introspection qui aboutit à une renaissance pour l'écrivain.

Loin du poncif de la mère protectrice et aimante, les écrivains racontent également leurs mères froides, méchantes, indifférentes, cruelles, qui sèment l'effroi dans leur famille.

Madame Lepic, la mère haineuse du livre *Poils de Carotte* de Jules Renard [1894], femme aigrie qui préfère ses premiers enfants à son cadet aux cheveux roux qui lui déplait au plus haut point, sera succédée dans la littérature par d'autres mères négligentes, indifférentes, voire des marâtres.

Fort silencieuse, gardant un air insensible, la mère d'Albert Camus [1937 : 65] « ne l'a jamais caressé puisqu'elle ne saurait pas. » En se souvenant d'elle, le narrateur s'interroge dans *L'émers et l'endroit* : « Il a pitié de sa mère, est-ce l'aimer ? » [Camus, 1937 : 65] Le brève récit de jeunesse finit sous forme de sentence et justifie avant la lettre la fin du roman dont Meursault sera protagoniste, puisque le personnage-narrateur nous révèle le portrait de sa mère « et son étrange indifférence » [Camus, 1937 : 71].

À son tour, Nathalie Sarraute [1983 : 115] fait un portrait maternel plutôt sombre, parce qu'*Enfance*, c'est l'histoire d'une fillette qui vit douloureusement – en se cachant parfois à elle-même la vérité – de l'absence de sa mère. Il s'agit d'une mère détachée, distante, observée toujours assise à sa table de travail en train d'écrire ses livres, qui n'hésite pas à confier sa fille à son père et à lui envoyer de temps en temps des cartes postales illustrées, en quelque sorte une traîtresse aux yeux de sa fille.

Quant à la mère d'Hervé Guibert, il ne lui est pas reconnaissant de l'avoir mis au monde. Ce, parce qu'il apprend que sa mère eut un « désir hystérique » de l'expulser pendant sa grossesse et dit au moment où il fut né : « Pourvu qu'il soit mort ! Pourvu qu'il soit mort-né ! » [Guibert, 1986 : 124]. Cruels mots dits par une mère même si la suite ressemble à une déclaration d'amour : « Puis je t'ai vu, dit-elle, tout petit et nu, misérable, vraiment misérable, posé sur une table, et j'ai hurlé : faites attention ! Il va tomber ! » [Guibert, 1986 : 124] Guibert manipule l'art de l'essence : il réussit à produire un maximum d'effets parfois avec un minimum de mots : « Jour de l'opération de ma mère : soustraction de la chair. » [Guibert, 1986 : 150]. *Mes parents* est un livre de réparation et, plus que cela, l'écrivain vit intensément et osmotiquement, tout en les décrivant d'un style minimaliste mais poignant, le cancer, les opérations et la mort de sa mère.

Un autre processus de réparation, plus exactement, de retissage du lien avec sa mère humiliée et écrasée par son rôle de femme au foyer dès l'âge de 18 ans, humiliée non seulement par son mari violent et alcoolique, mais aussi par son garçon qui redouble le comportement de son père, à cause de la simple raison qu'il vit sous ce modèle paternel, est offert par Édouard Louis dans *Combats et métamorphose d'une femme*, livre paru en 2021. La mère de Louis devient un personnage typé pour une catégorie qui compte de nombreuses femmes trouvées dans le déterminisme d'une double domination : de la classe sociale et de la condition féminine, mais qui peut et a le droit de se révolter et de s'y échapper.

Dans *Un pedigree*, Patrick Modiano [2005] nous révèle son enfance dénudée de tendresse, sa mère étant « une jolie fille cœur sec », qui l'a placé dans un pensionnat d'où il fugue. Raconter sa mère, c'est pour l'écrivain autant une sorte de règlement de compte, qu'un essai de comprendre la dureté et l'inconstance de celle-ci.

Lionel Duroy revisite dans *Le Chagrin* [2010] un livre publié vingt ans auparavant – *Priez pour nous* [1990] –, tout en essayant de comprendre sa vie, surtout son enfance infernale, dans une famille d'aristocrates désargentés, ultraconservateurs, expulsés de Neuilly dans une HLM de la banlieue, une famille constituée, progressivement, par les parents et dix enfants, une famille qui aurait dû le faire grandir mais, en réalité, l'a détruit. Dans une sorte de règlement de compte, à travers cette autofiction, l'auteur tue sa mère. Le narrateur, William, à soixante ans, comprend, à la suite de l'analyse et de l'introspection, que sa mère l'a abandonné à l'âge de trois mois, pour sauver un autre de ses fils. Le narrateur sort de l'enfer familial quand il rencontre son épouse et connaît enfin une vie normale. Et, pourtant, en 2021, Duroy revient dans *L'homme qui tremble* aux sentiments

d'effondrement et de dévastation intérieure, qui peuvent être consignés comme des conséquences de sa petite enfance traumatisante.

Lorsqu'on dit mère tyrannique, on pense spontanément à Folcoche qui en demeure le repère le plus poignant. Pourtant, il y a encore d'autres femmes qui ne s'avèrent pas loin d'être abusives. Écrire du vivant de sa mère un livre dur où elle apparaît comme personnage méprisable, ce n'est pas facile, comme le prouve le célèbre livre d'Hervé Bazin, déjà cité. Madeleine Melquiond propose elle aussi un récit sur les enfants qui n'adorent pas leurs parents. Ce n'est pas non plus une histoire de réconciliation, bien au contraire, il s'agit de celle d'une femme de 68 ans qui continue à détester sa mère, sous l'emprise du manque qu'elle lui avait fait subir pendant son enfance. En fait, le cadre conflictuel mère-fille a poussé la dernière au perfectionnisme qui pourrait lui apporter une validation extérieure. Absente, égoïste, dédaigneuse, la mère est devenue, elle, cette fois-ci, désorientée et fragile. À 92 ans, elle est atteinte d'Alzheimer et la fille conclut, sans pouvoir faire le point sur ses ressentiments : « [j]e ne peux pas ne pas m'occuper d'elle » – ce qui prouve en quelque sorte l'ambivalence d'une dépendance. C'est comme si l'auteure était obligée d'aimer sa mère indigne.

De la dépendance est question, entre autres, chez Luc Lang [2012] qui peint le portrait d'une mère possessive et instable dans *Mother*, récit autobiographique (« totalement, oui. » [Rousset, 2012]), teinté de psychanalyse, dans la lignée du Nouveau Roman, à la troisième personne parce qu'il « cherchait la distance ». Fascinante, charmeuse, dévoratrice, égoïste dans sa folie, tantôt cruelle, tantôt aimante, la mère – nommée Andrée et jamais « mère » – est toujours en quête de nouvelles expériences car étrangère à elle-même, tout comme l'est aux autres, une autre Emma Bovary, inadaptée au bonheur, refusant le réel, préférant ses chimères. Lorsque la dérive d'Andrée devient trop poussée, on va la conduire, en dépit de ses chantages émotionnels, dans une institution qui pouvait la soigner. L'écrivain dissèque les relations mère-fils, affinités, héritages et ressemblances y compris : « La seule chose que le fils peut encore offrir, c'est ouvrir ses bras pour la mère. » [Rousset, 2012]

En guise de conclusion à notre bref survol² sur les portraits des mères des écrivains eux-mêmes, on peut s'interroger si *être mère* représente une *profession*. La question n'est pas dans la direction du domaine organisationnel et du travail des unités socio-économiques, dans lequel on distingue entre *occupation* – *métier* – *profession* – *carrière*. [Stan, 2019]. « Que veut dire en somme *professer* ? » s'interroge Derrida [2001 : 34-35], à partir de l'étymologie latine du mot (*profiteor*, *professussum* ; *pro* et *fateor*, qui signifie *parler*, d'où vient aussi *la fable*), en arrivant au sens de *déclarer ouvertement*, *déclarer publiquement* – ce qui suppose un acte *performatif* qui engage une *promesse*, un

² Nous avons fait référence à certains textes en prose qui se retrouvent dans ce « genre bâtard », comme l'appelle Claude Burgelin [2010] qu'est la littérature du moi. En fait, il est à remarquer une expansion sans précédent du genre, appuyé sur l'expérimentation individuelle, parfois ludique, le plus souvent thérapeutique, souvent méprisée car peut-être jugée trop exhibitionniste et narcissique. À compléter la sélection présente par d'autres livres, tels que ceux présentés par Lorca [1998].

engagement. Et d'ajouter « "Faire profession de", c'est déclarer hautement ce qu'on est, ce qu'on croit, ce qu'on veut être, en demandant à l'autre de croire à cette déclaration sur parole. » [Derrida, 2001 : 34-35] Bien que l'on puisse reconsidérer les définitions et dénicher les aspects qui acclimatent les concepts de *profession* et *carrière* au rôle de la Mère, nous considérons que les éléments qui ont de l'importance pour qu'elle exerce avec un sens profond ce rôle de figure capitale dans la vie de son enfant, pour qu'il réussisse son équilibre mental et émotionnel en adulte, sont inscrits dans une *profession de foi*, à savoir son *engagement* authentique dans cette relation mère-enfant. Qu'elle soit mère, sans ignorer d'être femme et de travailler.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

- Barthes, 1979 : Roland Barthes, *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 1979.
Bazin, 1957 : Hervé Bazin, *Vipère au poing*, Paris, Gallimard, 1957.
de Beauvoir, 1964 : Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, Paris, Gallimard, 1964.
Camus, 1937 : Albert Camus, *L'envers et l'endroit*, Paris, Gallimard, 1937.
del Castillo, 1957 : Michel del Castillo, *Tanguy*, Paris, Julliard, 1957.
Cohen, 1954 : Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, Paris, Gallimard, 1954.
Colette, 1922 : Colette, *La maison de Claudine*, Paris, Flammarion, 1922 [1992].
Colette, 1930 : Colette, *Sido*, Paris, Flammarion, 1930 [1992].
de Cortanze, 2007 : Gérard de Cortanze, *Miss Monde*, Paris, Gallimard, 2007.
Duroy, 1990 : Lionel Duroy, *Priez pour nous*, Paris, Bernard Barrault, 1990.
Duroy, 2010 : Lionel Duroy, *Le Chagrin*, Paris, Julliard, 2010.
Ernaux, 1987 : Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987.
Gary, 1960 : Romain Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960.
Guibert, 1986 : Hervé Guibert, *Mes parents*, Paris, Gallimard, 1986.
Huston, 2014 : Nancy Huston, *Bad Girl*, Actes Sud, 2014.
Lang, 2012 : Luc Lang, *Mother*, Paris, Stock, 2012.
Louis, 2021 : Edouard Louis, *Combats et métamorphoses d'une femme*, Paris, Seuil, 2021.
Martinez, 2012 : Jessica Martinez, *Virtuosity*, Black Moon, 2012.
Melquiond, 2014 : Madeleine Melquiond, *Chère mère détestée*, Paris, Max Milo, 2014.
Modiano, 2005 : Patrick Modiano, *Un pedigree*, Paris, Gallimard, 2005.
Perec, 1975 : Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975.
Proust, 1913 : Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Grasset, 1913.
Renard, 1894 : Jules Renard, *Poil de Carotte*, Paris, Flammarion, 1894.
Schmitt, 2019 : Eric-Emmanuel Schmitt, *Journal d'un amour perdu*, Paris, Albin Michel, 2019.
de Vigan, 2011 : Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit*, Paris, JC Lattès, 2011.
Weyergans, 2005 : François Weyergans, *Trois jours chez ma mère*, Paris, Grasset, 2005.
Yalom, 1999 : Irvin D. Yalom, 1999, *Momma and the Meaning of Life: Tales of Psychotherapy*, Basic Books, Perseus Books, LLC, 1999.

Références critiques et entretiens :

- Babonneau, 2004 : Marc Babonneau, « La Mère absente de Thérèse Tremblais-Dupré », *Revue française de psychanalyse*, n° 3, vol. 68, 2004, pp. 993-998.
Benhaïm, 2001 : Michèle Benhaïm, *L'ambivalence de la mère – étude psychanalytique sur la position de la mère*, Paris, Eres, 2001.

- Burgelin, 2010 : Claude Burgelin, Isabelle Grell, Roger-Yves Roche, *Autofiction(s)*, Colloque de Cerisy, Presses Universitaires de Lyon, 2010.
- Derrida, 2001 : Jacques Derrida, *L'Université sans condition*, Paris, Galilée, 2001.
- Elle 2010, « Télé: les "Mères indignes" se racontent sur France 4 », le 24 novembre 2010, disponible en ligne : <https://www.elle.fr/Maman/News/Tele-les-Meres-indignes-se-racontent-sur-France-4-1595600>.
- Gancevici, 2014 : Olga Gancevici, *L'enfance des écrivains à travers leur prose*, Cluj-Napoca, Editura Casa Cărții de Știință, 2014.
- Leroy, 2021 : Fanny Leroy, « Les écrivains et leur mère », en *France Inter*, le 30 avril 2021, disponible en ligne : <https://www.franceinter.fr/culture/les-ecrivains-et-leur-mere>.
- Lietti, 2013 : Anna Lietti, « Mère au foyer, fabrique d'un mythe », en *Le Temps*, le 15 février 2013, disponible en ligne : <https://www.letemps.ch/societe/mere-foyer-fabrique-dun-mythe>.
- Lorca, 1998 : Alexie Lorca, « Le Mal de Mère des écrivains », en *L'Express*, le 1^{er} mars 1998, disponible en ligne : https://www.lexpress.fr/culture/livre/le-mal-de-mere-des-ecrivains_801905.html.
- Kessaci, 2015 : Lyasmine Kessaci, « Les deux mères. Figures antagonistes et "ravageantes" de la mère », en *Recherches en psychanalyse*, n° 20, 2015, pp. 133-139.
- *** MCM, 2002 : « *Ma chère maman...* ». *De Baudelaire à Saint-Exupéry, des lettres d'écrivains*, Paris, Gallimard, 2002.
- Rousset, 2012 : Frédérique Rousset, « Le chant du lien » – interview avec Luc Lang, en *Libération*, le 21 novembre 2012, disponible en ligne : https://www.liberation.fr/livres/2012/11/21/le-chant-du-lien_862116/.
- Stan, 2019 : Aurel Stan, *Consiliere și orientare în carieră, Psihologie – ID, Anul III, semestrul 1*, Facultatea de Psihologie și Științe ale Educației, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2019, pp. 253-261.